

Lyon. Auditorium, les 16, 17, 18 avril 2009. Beethoven: intégrale des concertos de piano. Radu Lupu, Orchestre National de Lyon. Lawrence Foster, direction

Spiritualité musicienne

Radu Lupu, beethovénien, schubertien et brahmsien, a offert aux Lyonnais le somptueux cadeau d'une interprétation intégrale des concertos de Beethoven. En ce voyage de spiritualité musicienne, le pianiste roumain avait pour compagnon l'O.N.L., cette fois dirigé par Lawrence Foster. Tentative de récit sur trois soirées mémorables.

Des êtres pour la mort ?

Une présence de cet illustre pianiste il y a un peu plus de trois ans – pour le ré mineur K.466 de Mozart – (nous renvoyons pour rappel notre article [Plumart](#) concerné), et voici que la ville d'entre Rhône et Saône est sur-honorée, puisque ce sont cette fois trois concerts en trois jours. Le même orchestre (« notre National de Lyon»), le même chef (Lawrence Foster),

et (on a
envie d'ajouter : surtout) la même thématique, en quelque
sorte « in
progress and live » avec l'intégrale des concertos
beethovénien,
ponctuée d'ouvertures qui sont autant d'échappées vers les
autres
univers du Père de Fidelio... Il est certains soirs de jade et
d'ambre
sous la lumière, en ce lieu à nul autre pareil où les Parques
s'unissent aux Muses pour nous faire échapper quelques heures
à notre
destin d'êtres-pour-la-mort, enfin du moins notre mémoire à
nous, et
pour le reste adressez-vous à votre métaphysicien préféré...

Brahms à Bad Ischl ?

Sur les affiches qui jalonnent la signalétique lyonnaise de
fin avril,
Radu Lupu semble Jupiter-Wanderer tonnant ou Grand Sourd
fulminant ses
anathèmes, et quand il entre en scène, on s'étonne d'une
démarche si
impavide ,ne dirait-on pas Kant partant pour la quotidienne
promenade
de santé aux remparts de Koenigsberg ? En tout cas, non point
un pas
marmoréen de Commandeur menaçant ou d'Autiste muré en
solitude, plutôt
– surtout une fois assis sur sa chaise basse- banale devant le
clavier
et qu'il croise les bras, non, qu'il ramène les avant-bras et
les mains
en diagonale paisible, attente d'une probable arrivée de

serveur – un
air de déjà vu sur le diaporama du XIXe finissant, pourquoi
pas le
vieux Brahms s'allant siroter sa bière estivale à une terrasse
de Bad
Ischl ? L'apparemment paisible pianiste de bar, une fois entré
dans le
jeu avec l'orchestre, ne quittera d'ailleurs guère son
attitude
d'anti-spectacle, avec pour seule coquetterie une main gauche
à
panache voluté, sans doute geste pour communiquer avec
l'orchestre mais
aussi – qui sait ? – pour ramener à soi la sonorité qui vient
d'être,
va être distribuée dans l'espace. Et tout de suite, voilà bien
le
fascinant, l'exaspérant mystère porteur d'une jalousie digne
des dieux
volés par Prométhée : quel est ce son , certes particulier à
chaque
grand interprète, et que même les pianistes – qui pourtant en
délèguent
l'essentiel de la substance à des mécanismes – peut-être
reçoivent à la
naissance, comme une réminiscence platonicienne de la beauté
dont ils
tenteront toute leur vie de réduire la distance décourageante
? Ce qui
est certain avec Radu Lupu, c'est que tout en lui – et en
elle, la
sonorité, prise dans l'image arrêtée et dans le flux du
déroulement
temporel – répudie l'impureté d'une mise en scène. Non
seulement rien
dans l'attitude ne trahit la virtuosité – ce funambulisme
auquel

pourtant bien des situations d'écriture poussent si
perversement et
comme en toute innocence -. Mais surtout le contact des doigts
avec le
clavier et par délégation la fabrique entière de l'harmonie
font naître
et perdurer le juste-nécessaire du son, pour qu'avec le timbre
et dans
leur incernable alliance – d'où sortent l'espace et le temps
de la
phrase, du motif ou de la mélodie – « musicalement se lève,
idée même
et suave, l'absente de tout bouquet ». Oui, comme quand
Mallarmé dit :
« une fleur », une opération magique de soustraction,
d'élégance,
d'économie des formes et des substances – un « euphémisme » en
quelque
sorte, apparié à la litote – rend inutile toute démonstration
et
renvoie aussitôt à ce qu'a voulu le compositeur (et dont les
interprètes lucides n'ignorent jamais –même si cela les vexe
jusqu'au
désespoir – qu'ils demeurent les humbles serviteurs de la
pensée).

Les chemins du paradis

Certes, il y a tant de chemins pianistiques pour accéder au
paradis du
plaisir et de la vérité ! La vérité sonore presque brutale, en
tout cas
impérieuse, d'un Richter paraît d'un autre monde que la
caressante
approche d'un Brendel, et Radu Lupu, si on peut sans trop

d'approximation lui assigner un territoire aux frontières de
ces deux
maîtres, porte en lui une austérité – le contraire de
l'avarice, bien
sûr – qui dans le même instant irradie « le spirituel dans
l'art des
sons » -. Et encore un don infiniment rare, de cercler les
œuvres
jouées d'un halo de rêverie. « La rêverie tisse autour du
rêveur des
liens doux, explique Gaston Bachelard, elle est du liant ;
dans toute
la force du terme, la rêverie poétise le rêveur ». Ainsi en
va-t-il,
peut-être, du son-Radu Lupu : il est là, il n'est pas, il
n'est déjà
plus là, et la générosité du pianiste– si habile mais d'un
instinct qui
touche à l'essentiel- consiste dans le don qu'il en fait à
l'auditeur, et ici aux musiciens de l'orchestre : tout le
monde
désemprisonné de la matérialité, devenant capable de
l'éminente dignité
d'un ailleurs, au-delà même de la partition.

Une Symphonie-Léonore

Et justement, l'orchestre : tout entier vibrant à l'écoute
active d'un
soliste qui semble faire circuler entre les pupitres ses ondes
bienfaisante, il témoigne d'une gravité sans nulle raideur, et
séduit
par ses sonorités veloutées, en particulier du côté de chez
les
cornistes, les clarinettes, les flûtistes, les hautboïstes,

les
bassonistes, et quelles « ponctuations » décidées et subtiles
aux
timbales et aux contrebasses ! Est-ce la co-« roumanité » du
chef
L.Foster et soliste R.Lupu qui baigne les musiciens dans les
eaux
d'émotion partagée, et aussi le plaisir des retrouvailles en
terrain
beethovénien – puisque la 2e Léonore figurait déjà au
programme de
2005 ? C'est en tout cas une excellente idée d'avoir puisé au
creuset
des Ouvertures-Léonore d'où surgira enfin le radieux Fidelio,
et une
meilleure encore, expliquée avec humour et simplicité par
L.Foster, de
les réunir impromptu au dernier concert, quitte à ne laisser
parler
qu'une seule « Créature de Prométhée », (elle-même fort
élégamment
évoquée par violoncelle et harpe, comme un andante dans « la
Symphonie-Léonore » que construit son « adaptateur » Le chef
roumain
a la battue ample, généreuse, avec des gestes en fusée , dans
le cadre
d'une tension et d'une énergie qui savent pourtant se
dévolontariser
pour solliciter le calme et la méditation. Et demeure en
permanence le
dialogue implicite – voire même explicité par un geste de
« retournement qui interroge ou confirme » (c'est toujours
diagonal-complicqué, entre chef et pianiste, à l'abri de la
grande aile
noire 'instrumentale !), et l'on a la sensation qu'aucun des
deux ne
chercherait à mener l'autre, même furtivement, en un

territoire de
domination.

Le paysage de l'âme

☒ Oui, Radu Lupu joue les concertos mais ne se joue pas d'eux, de leur signification, et les inscrit dans le récit intériorisé d'une aventure spirituelle avec ses temps initiaux de bravoure, parfois amusée (les mouvements rapides du 1er et du 2e), ceux, réfléchis, criblant de silences-réservoirs la force du développement infini (comme plus tard il y aura la mélodie infinie) – pour l'architecture si complexe et longue des trois derniers. Et au milieu de chacun des cinq, il faut « sauver » le temps si particulier des largos et adagios, sans oublier de chercher – dans le 4e, si « à part », de ce point de vue – l'affrontement « orphéen » du pianiste avec les divinités du Styx orchestral. Ainsi, à la fin du 2e, ce miracle d'un son de piano qui se creuse, résonne dans l'imperceptible et pourtant trille encore, chant d'oiseau à l'aube d'été...Ou en coda du 5e, cette merveilleuse suggestion d'un « son-présent-mais-dans-l'ailleurs », d'une cloche qui tinte dans la mémoire tout autant que dans l'espace à ce moment précis. L'idée vient que cet art de l'interprète musicien rejoint- le paysage

non pas
tant héroïque (glaciers, abîmes, théâtre de l'avalanche du
récit) mais
philosophique, des tableaux de K.D.Friedrich, ce quasi-
contemporain de
Beethoven, leur intuition des distances par étagements bleus
et
verts, parfois enrobés d'un reste de brume ou de nuages qui
s'effilochent, et qui surtout signifient que nous sommes au
monde mais
jusqu'à un certain point seulement. On ne fait pas surgir –
trois
jours, cinq concertos ! – cet immense paysage intérieur, en
remontant
jusqu'aux sources de la rêverie, sans prendre le risque d'une
éventuelle et fugitive fatigue (dans l'allegro final du même
5e). Mais
qu'importe, ou plutôt il importe infiniment plus qu'à la
frontière du
classicisme et du romantisme un pianiste soit capable de faire
lever
tant de lointain (die ferne), de le rendre palpable dans les
sons, et
surtout si désirable comme patrie perdue... Et on n'oubliera pas
davantage les cadences, où dans le silence recueilli Radu
Lupu, tel un
sculpteur dégageant du bloc de marbre la force qui va
reprendre forme,
ajoute aux concertos l'inédit de fragments pour sonates
ultimes...Ni ces
moments suspendus où la main presque immatérielle effleurant
le clavier
fait « voir » à travers la sonorité aussi sûrement que l'eau
limpide et
courante révélerait par transparence le fond des graviers, des
sables
et des limons...

Lyon. Auditorium, jeudi 16,
vendredi 17 et samedi 18 avril 2009. **Ludwig van Beethoven:**
intégrale des les 5 Concertos pour piano, Ouvertures Léonore
1,2 et 3. Radu Lupu, piano. Orchestre National de Lyon.
Lawrence
Foster, direction.

agenda

[Radu Lupu est aussi en concert le 6 mai 2009 au Bozar de
Bruxelles. Présentation et annonce du concert événement en
Belgique par notre rédacteur Jean-François Peters \(Récital
Beethoven, Schubert\)...](#)